

On pourra, avec raison, juger ces pseudo-descentes aux enfers quelque peu indécentes en des temps où les réfugiés, réellement affamés, eux, se massent aux frontières de nos nations opulentes. Ces plongées en apnée dans la mouise ont, en effet, un petit côté « je souffre donc je suis ». Mais elles sont aussi, pour le baroudeur en charentaises dont notre simulacre d'aventurier représentait un parfait avatar, l'occasion d'éprouver son corps.

Pour sa défense, Sammy était féru des Beats. Kerouac, Burroughs, Ginsberg, Cassady, Corso et autres *hoboes* des lettres étaient, depuis ses premiers poils pubiens, ses auteurs de prédilection. En lisant les aventures du *Vagabond solitaire* de Kerouac ou de Neal Cassady dans *Première jeunesse*, il lui semblait vibrer aux émanations de la Vie intense. Il pensait, mais c'est un classique rebattu de chaque génération malheureuse, qu'il s'était trompé d'époque. Son temps était à la fois trop douillet (le fameux *Cauchemar climatisé* immortalisé avec brio par Henry Miller) et sans surprises. Il n'osait souhaiter une bonne guerre ou, du moins, une révolution pour remettre les choses en place et libérer les potentialités d'une époque somnolente. Lorsqu'il lui arrivait de baguenauder, à la manière d'un Walter Benjamin ou d'un Ralph Rumney, dans les artères encombrées de son quartier, il ne pouvait s'empêcher de

ressentir sa parfaite inadéquation. Il avait beau arborer les attributs extérieurs de ses contemporains (une vilaine barbe, une moue arrogante, des tempes grisonnantes), il ne se reconnaissait en aucune façon dans ces légions de consommateurs attablés aux terrasses de la rue de Bretagne ou de Picardie. Qu'avait-il de commun avec ces pintades glougloutantes, ces chapons au timbre de Castafiore, ces succédanés d'artistes à la gomme qui péroraient trop fort sur l'Art pour éviter d'avoir à le pratiquer? À la décharge de Sammy, ses romans, imparfaits, déviants, « segmentants », avaient au moins le mérite d'exister! Derrière la patine d'ironie, un lecteur scrupuleux aurait même pu déceler une certaine mélancolie non feinte qui, dans ces temps d'euphorie obligatoire, constituait une anomalie salutaire.

Ce quartier jadis tant chéri, ausculté dans ses romans sous toutes ses coutures (pierre ocre des hôtels particuliers, arômes d'aubergine frite émanant des échoppes de falafels, harmonie parfaite de la place des Vosges, préfiguration de la beauté post-messianique, mystère des synagogues tapies dans les recoins secrets de la rue des Rosiers, tumulte tapageur des bars gays, le Cox, l'Open Café, le Spyce, le Duplex, le Tango de la rue au Maire), le laissait à présent de marbre. Lors de

ses promenades, il avait le sentiment de naviguer à vue dans un décor de carton-pâte. Les juifs dits « tradis » avaient fait leur « montée » en Israël ou se terraient dans des cités anonymes du Val-de-Marne. Quant aux gays, piliers du quartier depuis la fin des années 80, ils n'étaient plus que de pâles reflets de leurs prédécesseurs militants et flamboyants. Ces rescapés, qui avaient à présent dépassé la cinquantaine, s'accrochaient avec l'énergie du désespoir à leur enclave. Leurs yeux étaient morts et excavés, leurs manières frêles et leur voix, autrefois criarde, souffreteuse et posée. De dos, ils parvenaient encore à donner le change, mais dès qu'ils se retournaient, on se retrouvait face aux *Morts* de James Joyce ou aux zombies de *Walking Dead*. Samuel, qui était allergique à la laideur et à la vieillesse, sursautait chaque fois qu'il croisait leurs prunelles ternes, terrifié à l'idée de terminer comme eux son existence chaotique. « Plutôt mourir par ingestion de strudels que finir mes jours comme cette sonate des spectres », se disait-il en prenant ses jambes à son cou.

Il lui arrivait encore de croiser quelques connaissances, notamment d'anciens amants à qui il répondait d'une œillade pseudo-salace, en souvenir des good old days. Qu'elle était loin, pourtant, l'époque de la débauche légère et de la promiscuité badine ! Quand donc avait eu lieu le

décrochage qui avait transformé un hédoniste fringant et blond, ouvert à toutes les expériences, en un être d'âge moyen et las souffrant de découragement et d'un début d'alopécie ? Le désir physique avait-il définitivement déserté ses flancs ? Certes, il consommait toujours sa ration hebdomadaire de chair fraîche et poilue, mais, pendant l'acte, il lui arrivait, de plus en plus souvent, de se regarder baiser. Si sa queue continuait à lui obéir, le sentiment d'exaltation qui ouvrait vers le plaisir s'était évaporé. Après chaque coït, le jeune homme se demandait, en paraphrasant son héros Knut Hamsun : « Suis-je, cette fois, en train de vivre ma dernière joie ? »

Son Marais n'avait jamais aussi bien porté son nom. Il lui arrivait de sentir, sous le pavé brûlant de ses pieds, la nature aqueuse de l'ancien marécage dans lequel il avait trouvé refuge, après avoir, dans un déluge d'alacrité et un torrent de larmes, pris congé, à l'âge pourtant canonique de vingt-quatre ans, de l'emprise familiale clamartoise. La terre, alors, paraissait s'ouvrir sous ses baskets et l'entraîner dans ses bas-fonds. Parfois, la magie continuait à opérer, fugacement, au détour de l'impasse du Trésor ou recueilli sur un banc de l'église des Blancs-Manteaux, mais ces rares satoris compensaient difficilement la neurasthénie

ambiante qui nimbait chaque particule d'air empuanti et raréfié. Après vingt ans d'amour vache, le Marais continuait à l'enserrer dans sa nasse empoisonnée. Plusieurs fois, Samuel s'était dit qu'il lui faudrait partir, quitter cette terre de lait tourné et de miel gâté pour se réinventer ailleurs.

Les paroles de son éditrice continuaient à lui trotter dans la tête. Un dépaysement? L'idée, qui lui avait paru offensante au premier abord, lui sembla soudain, sinon attirante, du moins raisonnable. Ce fut alors qu'il croisa Zorba, dont le vrai nom était Kostas, un Grec chauve et velu dont les effluves ensorcelants de feta l'avaient, dans un autre temps, rendu totalement insane.

– Chalom Zorba.

– Chal femme Samuel.

Ces jeux de mots misérables constituaient leurs préambules coutumiers avant d'attaquer les choses sérieuses.

– Encore à glander? le provoqua le bel Hellène qui détailla, de manière un peu trop appuyée au goût de Samuel, son entrejambe.

– J'attends avec impatience la préretraite.

– On en est tous là. Même si ces salauds de Bruxelles risquent de nous rogner notre minimum vieillesse.

Zorba était mime dans une troupe d'Aubervilliers, mais, faute de contrats, se retrouvait plongeur dans les cuisines surchauffées du Dos de la Baleine, un restau huppé destiné aux pédés friqués du Cercle, le réseau de capitalistes gays qui devisaient stock-options et fonds de pension sur le dos des déclassés du type Sammy et Zorba.

– Quoi de neuf?

– J'ai été lourdé.

– D'où? Tu avais un taf?

– Plutôt crever les intestins à l'air! Non, de ma maison d'édition.

– On peut te lourder d'une maison d'édition?

– À croire que oui.

– Mais ton dernier bouquin avait fait un carton, non?

– *Gnaouia*? Un four, tu veux dire!

– Moi, j'avais bien aimé...

– Tu m'étonnes! Dès qu'on parle de bouffe...

– C'est vrai. Comme dit ma mère, je suis branché sur le tout-à-l'égout.

– Elle dit ça ta mère?

– Non, c'était surtout pour le bon mot. De toute façon, je n'ai plus de nouvelles d'elle depuis qu'elle a accusé mon ex de lui avoir piqué son châle en pashmina. Qu'elle aille donc se faire voir chez... nous!

– Bien dit. Tu me paies un verre?

– Je n’ai plus un radis. Je te rappelle que je suis grec. Mon peuple a pris la crise de plein fouet.

– Et moi, je suis juif, c’est pire. Dois-je te repasser *Nuit et Brouillard*?

– Bon, on n’a qu’à prendre un café pour deux...

Samuel connaissait, depuis des années, le serveur du Carrefour, bar pour invertis déclinants, Arabes en joggings moulants et employés du BHV voisin. C’était un Sénégalais aux faux airs de statuette peule. Ayant le dandy à la coule, le factotum d’ébène le laissait glander des heures durant en terrasse, lire et relire *Libé* ou *le Parisien*, pour la modique somme de deux euros vingt.

– Salut Samba.

– Chalom Sammy.

– Tu parles hébreu? lui demanda un Zorba émerveillé par l’incongruité de la situation.

– J’en connais les rudiments. Grâce à Samuel darling.

– Tu es peut-être Falacha? investiga Zorba avec une sournoiserie mal dissimulée.

– Hélas non! Mais cela ne m’empêche pas de préparer mon alya. Qu’est-ce que vous prenez, les enfants?

– Tu nous mets un café pour deux avec cinq sucres chacun, deux grands verres d’eau et une paire de pailles?

– Vous aimeriez aussi une corbeille de pain, de la moutarde et des cahouètes?

– Tu ferais ça, Samba?

– Je blaguais. Vous les juifs n’avez pas le monopole de l’humour, tu sais?

Sur ce bon mot, l’échalas ébène disparut.

– Qu’est-ce qu’elle t’a dit?

– Qui?

– Ton éditrice, ducon.

– Que je devais me... « dépayser ».

– Tu traduis?

– Aucune idée.

– Tu vas faire quoi?

– Rien, comme d’hab.

– Ce qui est bien avec toi, c’est que l’on sait toujours à quoi s’attendre...

Cette remarque, apparemment anodine, fit monter les larmes aux paupières de Sammy Goldblum.

– Mais assez parlé de moi. Quoi de neuf depuis la semaine dernière?

– C’est la première fois que je t’entends te soucier des autres. Tout n’est donc pas perdu.

– Enfoiré!!!

– Je pars.

– Où?

– Aux States.

– Tu déconnes?

– Sur la tête de ma mère, du pape d’Athènes et de Mélina Mercouri.

– Pas de blasphème, Zorba. Dans la bouche d’un Grec orthodoxe, c’est choquant.

– J’en ai ma claque du Marais. J’ai un cousin éloigné qui bosse dans un restau organique à Williamsburg.

– Williamsburg?

– Oui, c’est le quartier tendance.

– Je sais. J’ai lu un article dans le supplément du *Monde* sur Brooklyn. Tu as déjà pris ton billet?

– Affirmatif. Je pars le mois prochain.

– Et moi?

– Quoi, toi?

– Tu me laisserais crever là, tout seul, la bouche ouverte et l’estomac dans les talons?

– Je ne suis pas ta mère.

– Dommage. Williamsburg...

– Quoi?

– Ce nom.

– Oui?

– Il me fait gravement triper...

★